Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 7 (1899)
Heft: 4

Artikel: Machiavelli à Fribourg
Autor: Berthier, J.-J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-8993

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

7me année. N° 4. Avril 1899.

REVUE
HISTORIQUE VAUDOISE

MACHIAVELLI A FRIBOURG [1]

Au commencement de 1507, le bruit s'était répandu que l'empereur Maximilien projetait sérieusement une descente en Italie, afin de se faire couronner à Rome. Les villes italiennes qui jusque-là avaient professé une sympathie traditionnelle pour la France, considérée par elles comme la protectrice de leur liberté, furent vivement émues. Florence et Sienne furent particulièremeut inquiètes, et redoutaient beaucoup la visite impériale.

Les Florentins résolurent de prendre les devants et de se mettre en bons termes avec l'empereur. La chose semblait d'autant plus facile, que Maximilien, toujours gêné dans ses finances, toujours trompé par les diètes qui promettaient beaucoup et ne donnaient rien, comme on sait, venait de demander aux Florentins de l'argent à emprunter.

Cette demande créait pour ceux-ci une situation fort délicate. Refuser, c'était s'aliéner plus encore l'esprit de l'empereur, dont la mauvaise humeur était à redouter, s'il réussissait dans son entreprise ; accorder, c'était s'aliéner la France, et de plus s'exposer à perdre son argent, car un impérial emprunteur paie rarement ses dettes.

[1] Cet article était écrit depuis longtemps, et même se trouvait déjà entre les mains de l'éditeur, lorsque la *Schweiz* a publié un article intitulé *Machiavelli en Suisse*. Bien qu'il y ait forcément quelques ressemblances entre les deux études, à raison de l'identité du document employé, il reste néanmoins assez de dissemblance pour que nous ne supposions pas inutile la publication de notre petit travail.

Les Florentins résolurent de s'en tirer en se compromettant le moins possible.

Ils envoyèrent d'abord (le 30 août 1507) Nicolo Machiavelli au cardinal Carvajal qui, par ordre de Jules II se rendait auprès de Maximilien. Le fameux Secrétaire rencontra le Légat pontifical à Sienne, eut une entrevue avec lui, l'invita à passer par Florence, où on lui prodiguerait des honneurs magnifiques, plus encore qu'on n'avait fait à Sienne. On pensait qu'en se gagnant le Légat on se créerait un protecteur auprès du chef du Saint-Empire.

Le gouvernement florentin ne s'en tint pas là. Afin de savoir avec certitude si l'empereur descendrait en Italie, il avait envoyé Francesco Vettori comme ambassadeur en Allemagne. Vettori était chargé également de promettre, s'il y avait lieu, l'argent demandé.

Mais le Gonfalonier Pier Soderini trouvait que les rapports de Vettori manquaient de clarté et de logique, et pour plus de sûreté, Machiavelli fut envoyé en Allemagne avec l'*ultimatum* de l'accord [1].

Nous n'avons pas à raconter ici les conditions de l'accord : il nous suffira de noter deux détails qui nous feront toucher au doigt la finesse florentine. On promettait cinquante mille ducats à l'empereur, mais payables en termes successifs. On devrait sacrifier sans doute la somme entière si Maximilien réussissait et venait jusqu'à Florence ; mais bien des événements pouvaient se produire jusque-là, et si, par hasard, l'empereur devait rebrousser chemin, il serait facile de refuser les derniers termes. On s'exposerait ainsi le moins possible et à bon escient.

[1] Machiavelli n'avait pourtant qu'une estime fort limitée pour l'esprit de Pier Soderini. On connaît l'épigramme féroce qu'il écrivit à l'occasion de sa mort :

« La nuit que mourut Pier Soderini
Son âme se présenta à la bouche de l'enfer :
Mais Pluton lui cria : Ame imbécile,
Quel enfer ? Va-t'en aux Limbes des enfants ! »

Ce n'est pas tout. Le but de cette ambassade de Machiavelli devait rester absolument inconnu du roi de France, l'ami des Florentins. Arrivé en Lombardie, l'ambassadeur fut interrogé avec une sorte de rigueur, motivée sans doute par quelques soupçons : il craignit à ce point d'être deviné, qu'il déchira pour plus de sûreté les lettres qui contenaient ses instructions officielles.

Ainsi va souvent la politique, comme chacun sait. Lorsqu'il y a quelque temps on surprit l'Allemagne manœuvrant en dehors de la Triplice et flirtant avec l'adversaire de son allié, les journaux italiens justifièrent ces roueries en disant qu'après avoir conclu une alliance intime avec l'un, on peut en contracter une plus intime avec tout autre. Soit ! Ce sont pourtant de ces choses dont on ne se glorifie jamais sincèrement, même quand le succès les accompagne, et surtout on ne les annonce jamais d'avance.

Machiavelli se rendit donc en Allemagne avec une mission que le gouvernement de Florence ne voulait pas faire connaître à son ami, le roi de France. Il traversa le Mont-Cenis et la Savoie, puis toute la Suisse, de Genève à Constance, et arriva à Botzen, où il trouva l'empereur et Vettori, après un voyage de vingt-cinq jours. Il mit seize jours à traverser la Suisse et une partie du Tyrol, jusqu'à Botzen ou Bolsano.

L'une des raisons qui motivèrent son passage en Suisse fut le désir qu'il avait de bien connaître les rapports existant entre les Suisses et les deux souverains rivaux, le roi de France et l'empereur d'Allemagne, et de savoir dans quelle mesure ce dernier pourrait compter sur l'appui des milices célèbres, qui apportaient si souvent la victoire dans les plis de leurs drapeaux. Les chances de Maximilien dépendaient en grande partie du fait que les Suisses seraient avec lui, ou contre lui, ou resteraient neutres.

Machiavelli connaissait de réputation ces intrépides soldats ; cent fois il en parle dans ses ouvrages, et nous nous étonnons que les historiens de la Suisse, et surtout de la Suisse militaire, négligent ou ignorent ses témoignages [1]. Il voulut d'ailleurs faire une étude personnelle, et connaître de plus près l'état général des choses et l'organisation politique de la Confédération. Nous allons voir de quelle manière il sut s'informer et se rendre compte. Avant de traduire, nous ferons observer que dans sa pensée, comme dans la pensée de ses contemporains, l'idée et l'usage de vendre ses services militaires, et de les vendre même au plus offrant, ne comporte rien de déshonorant, ni même d'étrange. « Comme je vous l'ai écrit à diverses reprises, dit-il à son gouvernement, on croit que l'empereur aura le plus grand nombre de Suisses, s'il peut leur donner de l'argent. Sa Majesté voudrait les voir rester neutres : mais, eux, ils ne veulent pas le promettre, parce que, disent-ils, ils ne veulent pas rester sans solde, et l'empereur se résoudra à leur donner de l'argent s'il en trouve [2] »

L'emprunt que Maximilien voulait faire aux Florentins était, on le voit, pour enrôler des milices suisses.

Voici maintenant un extrait des lettres officielles dans lesquelles Machiavelli raconte son voyage à travers la Suisse et fait part de ses impressions sur ce qu'il a vu et entendu.

La première n'est qu'un billet écrit de Genève, en date du 25 décembre 1508.

« Magnifiques Seigneurs, j'ai écrit de Gabella [3], le 22, à Vos Seigneuries. Nous sommes au 25, et je me trouve à

[1] Il en parle en particulier dans son *Discours* et dans son *Rapport* sur l'état de l'Allemagne.

[2] Lettre du 17 janvier 1508, signée par Vettori, mais dictée par Machiavelli.

[3] Cette lettre est perdue. Quant à Gabella, c'est sans doute une localité de frontière douanière, comme l'indique le nom ; un endroit semblable à Douanne, près Bienne. Ou serait-ce plutôt Aiguebelle en Savoie ? Nous laisserons à d'autres le soin de l'identifier avec certitude.

Genève. Demain, je pars pour Constance, et il me faudra sept jours pour y arriver. C'est ce que m'a dit Pietro de Fossano, qui fait le commerce avec les Forentins, auprès de qui je me suis informé, et qui m'a fourni un guide.

Je me recommande à Vos Seigneuries,

Votre serviteur, NICOLO MACHIAVELLI. »

Le 11 janvier seulement, Machiavelli arriva à Botzen, après un voyage plus long et plus pénible qu'il n'avait prévu. Le temps avait été mauvais et les chemins difficiles ; il avait fallu fatiguer beaucoup de chevaux, et, qui pis est, l'envoyé de la riche mais économe Florence était à court d'argent. Dès le 17 janvier, il envoyait à Florence une relation de son voyage, un mémoire du plus haut intérêt, dont nous ne traduirons que les passages les plus importants à notre point de vue, tout en invitant à nouveau les historiens suisses à moins oublier le reste.

« Magnifiques Seigneurs, je suis arrivé ici le 11 seulement. J'ai été retardé par la longueur de la route, par l'état déplorable des chemins, par la rigueur du temps, par la fatigue des chevaux et par le manque d'argent. De Gabella où je laissai la poste, jusqu'ici, je n'ai guère pu gagner que trois jours : il m'a fallu parcourir au mois six cents milles. Je vous ai écrit de Gabella et de Genève, pour vous donner de mes nouvelles. Si mes lettres vous sont arrivées, elles auront fait prendre patience à Vos Seigneuries.

» Arrivé ici, j'ai trouvé Francesco (Vettori) très-bien vu et très-estimé à la cour, et je lui ai exposé de vive voix les délibérations de Vos Seigneuries. Puisque Vos Seigneuries ont été pleinement informées de tout ce qui s'est fait depuis mon arrivée, je n'en dirai rien. Je m'en remets simplement à ce que vous a écrit Vettori [1].

» Je raconterai seulement ce que j'ai vu et entendu pendant mon voyage de Genève ici, autant du moins que

[1] Je crois bien ! C'est Machiavelli qui avait dicté la lettre de Vettori.

cela me paraîtra devoir intéresser Vos Seigneuries, et leur permettre de mieux apprécier la situation des choses ici.

» Commençons par ce que j'ai entendu.

» J'ai fait quatre étapes de Genève à Constance, sur les terres suisses. Durant le trajet, je me suis informé avec tout le soin possible de la situation et du caractère des Suisses. Comment il se peut faire que chacun des deux souverains (le roi de France et l'empereur d'Allemagne) peut compter sur eux, je l'ai fort bien compris, surtout grâce aux explications que m'a données, à Fribourg, un homme très intelligent, qui a été chef de leurs milices, et connaît bien les choses d'Italie.

» L'état principal des Suisses se compose de douze communautés, appelées cantons, et unies ensemble : ce sont Fribourg, Berne, Zurich, Lucerne, Bâle, Soleure, Uri, Unterwald, Thoune, Glaris, Schwyz, Schaffouse. Ces divers cantons sont unis ensemble, de telle sorte que ce qui est décidé dans leurs diètes est toujours observé par tous. Aucun canton n'oserait s'y opposer. Et ainsi se trompent ceux qui croient que quatre cantons sont pour la France et huit pour l'Empire. Cela ne pourrait être que si leurs diètes le décidaient de la sorte ; et si elles le décidaient ainsi chaque souverain serait plus mal servi que l'autre.

» Ce qui accrédite cette opinion, c'est que le roi (de France) entretient auprès des Suisses, depuis huit mois, deux envoyés spéciaux, Rochalbert et Pierre Louis ; et, afin d'être informé plus vite, a établi une poste depuis Gabella, jusqu'aux diètes, en quelque endroit qu'elles se tiennent. Ces deux envoyés ont passé ces derniers temps à parcourir tous les cantons, et avec l'argent donné en public et en particulier, ont empoisonné tout le pays. Par ce moyen, le roi (de France) a empêché et empêche encore toutes les délibérations qui se pourraient faire en faveur de l'empe-

reur. Jusqu'à mon passage, on n'avait pu rien décider, malgré un grand nombre de diètes. Il est bien vrai qu'on devait en tenir une dernière à Lucerne, le jour de l'Epiphanie ; il y avait encore les deux envoyés français. On ne sait encore de quoi elle a accouché. Mais mon hôte de Fribourg me dit que le roi de France a trop d'argent, pour qu'on puisse rien décider contre lui. Si l'empereur avait, lui aussi, de l'argent, les Suisses ne refuseraient pas de le servir également ; seulement on s'ingénierait à le servir sans être contre la France. Chacun pense que si l'argent ne manquait pas à l'empereur, les Suisses ne lui manqueraient pas non plus ; ils craindraient, en ne le servant pas, s'ils étaient convenablement payés, de s'aliéner l'Empire et toute l'Allemagne. Cette crainte est même ce qui les empêche d'être avec la France. Ils répondent à l'empereur qu'ils ne veulent pas le servir contre la France, mais bien volontiers ailleurs. L'empereur, de son côté, voudrait les voir rester neutres, n'en prendre qu'un petit nombre, et s'en servir comme il voudrait. Les Suisses, eux, ne veulent pas rester neutres ; ils voudraient être enrôlés en grand nombre, et ne pas combattre contre les Français, si ces derniers ne les provoquaient. Ce sont ces difficultés qui rendent impossibles les conclusions des diètes. »

Machiavelli donne d'autres détails fort intéressants sur les affaires de Suisse. Nous nous arrêtons à ces citations, sans même y ajouter les commentaires qu'elles comporteraient, parce qu'elles suffisent à justifier notre titre : *Machiavelli à Fribourg*, et à provoquer une attention meilleure des historiens sur les appréciations du célèbre Secrétaire de la République florentine au sujet de la Suisse de son temps.

Il nous reste cependant à dire un mot du personnage fribourgeois qui offrit l'hospitalité à Machiavelli et en fut si hautement apprécié.

M. Max de Techtermann, avec le bienveillant concours de M. Schneuwly, archiviste d'Etat de Fribourg, a bien voulu faire en notre faveur des recherches pour l'identifier avec toute la certitude possible.

Voici le résumé de ces recherches.

Les archives cantonales conservent deux registres concernant l'état nominatif des troupes fribourgeoises envoyées en Italie dans les premières années du XVIme siècle. L'un porte la date de 1502. Cette levée de troupes avait pour but Naples, Novarre et les Pays-Bas.

Hans Studer en était le capitaine. Il commande encore une expédition en 1503 ; à Bellinzona et à Locarno. Il fut nommé des Deux-Cents en 1505 ; il en sort en 1511, était réélu en 1520. Cette lacune correspond sans donte à des services militaires. En 1521, il entre au Conseil des Soixante ; en 1530, il est membre du Sénat ; en 1549, il est élu avoyer, et il meurt en 1560.

Un autre registre concerne également une expédition militaire, commandée celle-ci par Hans von Schwendi ou Schwendimann.

Ce Hans Schwendi avait été élu des Deux-Cents dès 1497, et comptait donc alors au moins 25 ans, âge auquel on était ordinairement admis dans ce Conseil. Il disparaît de 1498 à 1503, et après cette dernière date, il reprend la vie sédentaire à Fribourg. En 1505, il entre au Conseil des Soixante, et en 1508, au Petit Conseil du Sénat.

Le second registre militaire n'est pas daté : mais en tenant compte des indications précédentes, il doit se rapporter à une année comprise entre 1498 et 1503, c'est-à-dire pendant la seule époque où Hans von Schwendi, le magistrat-soldat, se soit absenté de Fribourg.

Machiavelli, lors de son passage à Fribourg, fut assurément hébergé chez l'un ou l'autre de ces deux hommes de guerre « connaissant bien les choses d'Italie ».

S'il était descendu chez quelque grand personnage de Fribourg, tel que l'avoyer d'Englisberg ou l'ancien avoyer de Faucigny, tous deux chevaliers, le célèbre diplomate n'eut point manqué de les nommer dans sa relation.

Mais à qui donner la préférence de Hans Studer ou de Hans von Schwendi ?

Toutes les circonstances semblent démontrer que Schwendi eut l'honneur d'héberger Machiavelli. Studer était entré aux Deux-Cents en 1505, et avait alors 25 ans, mais ne devait pas être plus âgé, parce qu'il meurt en 1560, ce qui lui donne déjà le bel âge de 80 ans. En 1508, époque où Machiavelli traverse Fribourg, il ne devait pas encore avoir toute cette expérience des affaires dont parle la lettre. Schwendi au contraire était plus âgé et sans doute mieux renseigné.

Un autre fait semble confirmer cette supposition : c'est que le trésorier, dans ses comptes rendus le 22 janvier 1508 (jour de la Saint-Vincent, n. 210) mentionne à l'article des débours : « vins d'honneur et repas », une dépense de XI livres 6 d. 4 s., pour vin d'honneur consommé dans la maison de Hans Schwendi. Or cette dépense étant la dernière portée dans cette rubrique (la 5me avant la fin) peut correspondre exactement avec l'époque du passage de Machiavelli, c'est-à-dire aux premiers jours de janvier 1508.

On ne peut expliquer l'envoi d'un vin d'honneur à Schwendi que parce qu'il reçoit quelque personnage important et ce personnage ne peut être que Machiavelli en ce moment-là, puisqu'on ne signale alors à Fribourg aucun voyageur de marque. Si la réception faite à Machiavelli ne revêt pas un caractère plus solennel, c'est parce que Messeigneurs de Fribourg ne voulaient pas se compromettre officiellement.

J.-J. Berthier,
prof. à l'Université de Fribourg.